

Alain Jouffroy

Chemins
qui mènent quelque part

*« L'analogie entre l'acte d'écrire et celui de
tracer un chemin est évidente. »*

Octavio Paz (*Solo à deux voix*,
entretiens avec Julián Ríos).

POÈME PANIQUE

A Krikhaar

Flanqué de typhons géants,
Tu ne sais ce que tu planques,
— Pan! — Théisme! —
Dans l'ancre ventru des affamées!
Non, personne ne surprend
Les tours de leurs danses de rapine!
Mais tu pressens le poids
Du monde pendu aux basques des banques!

Une foule pressée, compressée,
Attend que des pans, des ponts entiers d'or
Tombent sur sa pente soupirante. Et toi,
Ta pensée impensable
N'est qu'un pain sur les planches du monde.

Contre la peur de la poussière,
Contre le pour et contre le contre,
Tu agrandis le Panthéon
Des puissances athées des matrices!

Pavant le ciel de jouissances pérennes,
Tu prends d'assaut la terre dans son sexe

1991

ILLUMINATIONS APOCRYPHES

I

L'AGORA ARABE

A Abdelwahab Meddeb

Al gharib ! L'agora arabe n'agonise pas, s'organise au hasard. Mais toi, *Al Hazar*, basta, tes bazars bourrés de bibelots abâtardis par l'ordinaire des belles vulves vulgaires : tes autoroutes internes te sauvent de tes balustrades écroulées. Minarets-narghilés tournants d'un New Otani en spirale, Police-Box de l'univers désorienté, dit-on, d'*al ghorba al gharbiyya*, ténèbres rebâties, le tout sans risque pour touristes égarés dans la formidable fourmilière. Avec un dieu de camion-citerne fonçant dans les taxis chantants et les bicyclettes errantes, sans nul zen de sortie, les seaux délaissés, ici, dans des recoins de balcons en béton brut, leur bleu ciel palpitant jusqu'aux murs des mosquées converties en cinémas, musées et usines à gaz.

J'y pénètre, comme on longe simplement le néant du Nil, sous le néon vert Donald Judd de l'Aden des enfants conçus au jardin des ventres. Calamités surmontées, énergies multipliées en gares disséminées parmi les fils télégraphiques des pyramides publicitaires. — Aboulies dynamiques, vendeuses de miel venues du Sud pour te suivre, Meddeb, à la bave des boutiques, petites pistes nettoyées sur des ruines de trottoirs. Nouvel opéra jaune à l'avancée des lions pseudo-Bartholdi, l'Égypte éclairant l'Asie devenue Liberté, puis les mondes, debout, la torche pragmatique en main, sa robe arrachée par les têtes chercheuses, cul renversé et pourfendu dans l'éternel *non-finito* d'un communisme renvoyé dans ses cordes, c'est bien le trou de la terre, percé au fin fond de l'Erreur.

En 2011, l'opération-extirpation aura (*peut-être*) lieu, sans bronze ni bonzes, entre les îles d'un Nil plus facile à la félicité.

II

CADMOS, L'ÉTRANGER

*Interprète d'un groupe de travailleurs, disait son Génie en état d'anamorphose, ou employé des douanes anglo-égyptiennes, ou dans une grande entreprise agricole à vingt lieux d'ici. Tel, son étroit triangle d'or, à ce tournant d'Empires éclatés, prévus par la Saison. Du port empavillonné de slogans indéchiffrables, les Chypres et mers Rouges mènent toujours aux *abrutissements* — non, pas si simples — pliés comme des vagins avant le coït.*

Tout ça, pour commencer chef de chantier, manger et tuer dans la pierraille, Sisyphe contractuel, à terriblement toute vitesse, comme il sied à un porteur d'écriture universelle en transe. Arthur, c'était de nouveau Cadmos, cherchant l'Europe enfuie, enlevée dans sa mémoire, l'Europe à qui il voulait apprendre autre chose que le canal de Suez et Djibouti.

Depuis, sont venues, en Égypte, des Justines de quartet en chambres banalisées, littératures de Cecil Hôtel néo-bovarystes, Naf-Naf, Marie-Louise and Co. What new's? (Un peu mous, ces banquiers durs d'oreilles anglo-saxons). Son génie, à lui, tranchait dans le vif du sujet : le capitalisme ou la mort sans élitisme ! — celui des forçats fratricides, dont l'âme même est le bagne.

Qu'importe ! dit encore l'Étranger. Le fils du fils de l'excessif a effacé les traces à la poste française et, dans son éclipse, le soleil voit tout, jusqu'aux plus blanches forteresses, à cette extrémité d'une première Havane, dans l'aléa des doubles 26 juillet. Cadmos parle dans le vide. L'Europe divague toujours, avec ou sans vêtements, sur le dos de taureaux de moins en moins immaculés. Furieux partout, Cadmos brandit ses écritures censurées. Qui lit Cadmos ? Qui le lira ?

L'Europe n'est qu'un retard en terre à combler.

Alexandrie-Le Caire, 25-28 octobre 1991

LE RÊVE DE LA REINE DE SABA

Toute nue et blanche
Tête fermée à la lumière
J'entends ta rumeur

Tu dors dans le soleil
Mais tes yeux bougent
Sous ta peau de marbre

Tête de la Reine de Saba
Tu t'absentes de ta face
Je te vois quand je ne suis pas

Tête séparée du corps
Tu es liée à la matière
Le temps crée ton espace

Visage-écran sans nom
Nul ne sait qui tu caches
Mais ta vie n'a pas d'ombre

Nul ne t'a pénétrée
Ton sexe est un carrefour
Je brûle dans ton centre

Ce que tu vois n'est pas
Ton être est dans les atomes
Ton non-être dans leur noyau

Personne ne limite ton intérieur
Tes frontières sont ailleurs
Là où Dieu n'est jamais né

Tes lèvres tes narines
Superposées en double échelle
Abritent l'air comme un toit

Le T du nez et des orbites
Creuse le regard de l'infini
Jusqu'au fond de l'Abyssinie

J'ai toujours agi derrière toi
En contrebande de l'esprit
A l'insu de tous les vivants

Ton rêve a envahi mon réveil
Je partage tous tes secrets
Ta face les fait tous oublier

Mais les savants sont arrivés
Ils ont détecté la substance
Dans le sas de ta *région bleue*

Le savoir n'a rien changé
Les rêves sont la matière éveillée
D'un Gulliver sans stratégie

Ils s'agitent dans le creuset
Fourmilière de labyrinthe
A 360 kilomètres à l'heure

Leur sens est un non-sens inclus
Dans les calculs de l'univers
Rien à voir avec diable vauvert

Les étoiles et les gouttes d'eau
La grande dérive des galaxies
Accrochent ces milliards de cellules

Les images sont toutes mentales
Le cerveau en est l'ordinateur
Le rêve en apprivoise l'énergie

Derrière le visage de la terre
La pensée replante la forêt
L'œil ouvert se ramifie partout

Quelle nuit n'est pas le jour
Quel jour n'est pas la nuit
Toute utopie pense nuit et jour

Juin 1992

A SAMUEL DUDOUIT

De quel ÉLAN sans *précédent*
Vont encore resurgir les mots après la mort ?
De quels visages enfouis derrière un seul
Le futur de l'écoute et l'entente perdurera ?
L'indécidable n'est pas le Ciel.

A force de vaincre minute par minute
La maladie de l'obsession de déchéance,
A force de nettoyer les dents de la grammaire
La bouche est le trou où s'abîme toute parole.

Tant va le langage à sa perte qu'à la fin
Il s'inscrit dans tes gestes, jeune déserteur
De tous les convois du silence qui passe.
Chaque pas dit ce que ne dit pas ta voix.

D'une langue ancienne ressuscitée à l'oxygène
A la langue future qui naîtra de son assassinat
Tu vivras la victoire des limpides palimpsestes.

14 juillet 1992, les Hauts-Vents

JE TE PARLE QUAND JE ME PARLE

A qui je parle quand je te parle
A qui je parle quand je dis tu
De qui je parle quand je me parle

Qui est ce je que chacun dit
Qui est cet il dont chacun parle
Qui sont ces nous dont nous parlons
Qui est ce je qui parle en nous

De qui je parle quand je dis qui
De qui tu parles quand tu dis tu
A qui s'adresse celui qui te répond

Tous ces pronoms sont des valises
Chacun les utilise dans son voyage
Parfois je les mélange dans le wagon
Quel est cet on des vieux bagages

Le je n'est-il pas le voisin du tu
Le tu n'est-il le voisin du vous
Le il est-il si contraire au nous
Le nous est-il si contraire au je

Rimbaud a dit : *je est un autre*
Nerval disait : *je suis l'autre*
Moi je me dis : tu en es un autre
Quels sont ces autres que disent les je

Je suis un il pour tous les autres
Tu es le fil de tous les je
Je parle au je quand je te parle
Tu parles du je quand tu nous parles

Qui est cet on qui parle de tout ?
Au nom de qui nous parle-t-il ?
Le on n'est pas le nom d'un je
Le je dit à son autre : qui est cet *on* ?

Te suis-je vraiment quand tu dis : *je suis* ?
Sommes-nous la somme quand nous disons : *nous sommes* ?
Où va le son de ceux qui disent qu'ils sont ?
Qui entend-on quand chacun cache son je dans des on ?

Je me méfie de tous ces on qui parlent
Le seul jeu à jouer — le double enjeu —
Celui des *autres* — qui disent tous je —
C'est de dire non au *on*

Paris, juin-novembre 1992